—Tout le monde connaît le père Jérôme, monsieur. Si c'est un garde-chasse que vous cherchez, le père Anglade ne fera peut-être pas votre affaire, car il est bien usé et les jambes ne vont presque plus; mais c'est toujours, quand même, le plus brave homme du monde.

—Je le connais, mon garçon, je le connais.

Le cocher monta sur son siège, rassembla les guides et cingla de la mèche du sam faisant les flances de sa bête, en criant:

—Allons, Vermillon, hue! en route et faisons les deux quatre lieues.

Le cheval dressa les oreilles et partit d'un bon trot.

Le marquis se disait:

—Je garderai la voiture, qui me ramènera à Etampes quand j'aurai causé pendant une heure avec Anglade; je pourrai ainsi reprendre le train et arriver à Paris à l'heure du dîner.

M. de Marpoix avait à Paris une affaire qui devait lui prendre quarante-huit heure; il profitait de son voyage pour s'arrêter à Charmillon et revoir l'ancien sergent du 8e léger.

Il pouvait être trois heures lorsque la voiture s'arrêta devant la maison de Jérôme Anglade.

Le marquis mit pied à terre et pénétra dans la petite cour dont la porte était ouverte.

A ce moment, Fanchette était très occupée à casser des branchettes de bois, évidemment destiné à allumer le feu. Elle n'avait pas remarqué la voiture, elle n'entendait pas marcher dans la cour.

M. de Marpoix ayant aperçu la jupe de cotonade à raies rouges sous laquelle passaient les bas bleus de la paysanne, appela:

—Hé, la mère!

Fanchette se retourna vivement, montrant sa bonne figure étonnée.

—Vous demandes quelqu'un, monsieur? fit-elle.

—Je désire voir Jérôme Anglade.

—M. Anglade n'est pas chez lui en ce moment, mais il n'est pas loin; vous pouvez tout de même entrer et vous asseoir, monsieur.

Et elle ouvrit au marquis la porte de la maison.

—Très bien, dit M. de Marpoix, mais ayez l'obligeance d'aller tout de suite chercher M. Jérôme Anglade, car je n'ai pas grand temps à lui donner et j'ai beaucoup de choses à lui dire.

—Oh! il n'est pas loin, répéta Fanchette; le cher homme ne trouve plus guère de plaisir maintenant qu'à aller fumer sa pipe dans le jardin, tout en causant les branches mortes et en arrachant la mauvaise herbe.

Je vas aller lui dire que vous êtes là; seulement, monsieur, je ne sais pas qui vous êtes.

—Vous lui direz que c'est.... Au fait, non, dites-lui simplement que c'est quelqu'un qui le demande.

Fanchette se hâta de courir au jardin, tout en se disant:

—Oh! oh! ça m'a l'air d'un ancien de l'armée, celui-là, une grosse légume, comme on dit.

Enchanté de la surprise qu'il allait faire à son ancien sergent, le marquis se frottait les mains.

Dans le jardin, Fanchette criait:

—Hé, père Jérôme, y a quelqu'un qui vous demande; c'est un monsieur qui est pressé, y paraît, venez vite.

Du fond du jardin, le vieillard répondit:

—Me voilà, me voilà!

Fanchette était fort intriguée par cette visite inattendue, d'autant plus que le grand air du marquis l'avait frappée et mise tout en émoi.

Aussi, crut-elle devoir prévenir l'ancien forestier en lui donnant quelques indications sur le visiteur.

—C'est très bien, fit le père Anglade, mais qu'est-ce qu'il me veut, ce monsieur?

—Je n'en sais rien; il vous le dira.

—Comment se nomme-t-il?

—Il ne m'a point dit son nom.

—Un monsieur âgé, décoré, murmura Jérôme.

—Un beau vieillard, père Jérôme, et comme qui dirait un ancien militaire.

—Enfin, nous allons voir.

—Ainsi vous ne vous doutez pas qui ce peut-être?

—Pas du tout.

Et Jérôme Anglade s'appuya sur l'épaule de Fanchette pour descendre les quelques marches du jardin.

Comme il traversait la petite cour, le marquis parut sur le seuil de la porte:

Anglade leva les yeux sur le visiteur, qu'il ne reconnut pas; il se découvrit et s'avança le chapeau à la main.

Mais le marquis se précipita à sa rencontre, la main tendue, et, rapidement, l'entraîna dans la maison.

Alors, avec émotion:

—Enfin, dit-il, je te revois donc, mon vieux camarade!

—Mais, monsieur, mais, mais.... balbutia Anglade.

—Tu ne me reconnais pas, reprit le marquis; mais regarde-moi bien, cherche dans tes souvenirs....

Tiens, ajouta-t-il, montrant une cicatrice qui étoilait sa joue droite, voilà qui doit t'aider à t'ouvrir la mémoire.

Aussitôt, les yeux de Jérôme étincelèrent et il s'écria:

—Ah! mon commandant! monsieur le marquis....

—Marquis si tu veux, l'interrompit le noble visiteur, mais avant tout le général de Marpoix, ton ancien commandant, mon brave Anglade!

L'ancien sergent tressaillit de tous ses membres, il suffoquait de joie; mais il avançait sa large main pour appeler celle du marquis.

M. de Marpoix ne la prit point cette main, qui avait su si bien tenir le fusil autrefois; il avait deviné ce qui se passait dans l'esprit de l'ancien soldat, si grand dans sa simplicité.

Il le saisit à bras-le-corps et l'embrassa en s'écriant:

—Ah! mon vieux Jésôme, mon ami, mon ami!

Après un moment d'effusion spontanée:

—Voyons, mon vieux Jérôme, dit le marquis, nous allons pouvoir causer pendant une bonne heure; tu le veux bien, n'est-ce pas? Asseyons-nous donc!

Ils s'assirent et le général prit une des mains de l'ancien sergent, que celui-ci essaya de retirer, en comparant ses mains calleuses aux travailleur aux mains blanches et soignées du marquis.

M. de Marpoix comprit et dit vivement:

—Laisse ta main dans la mienne, mon camarade; sei-ce que tu la trouvais trop rude et trop dure pour toucher celle du marquis de Marpoix après lui avoir servi de la vie?.... Ne le souviens-tu donc pas que ces sont ces bonnes grosses mains qui m'ont tiré d'affaire à Isly, que ce sont elles qui ont aidé à me transporter à l'ambulance? Ah! ce jour là, mon vieux Jérôme, tu n'hésitais pas à t'en servir!

Eh bien, aujourd'hui, je le sers avec plaisir, ta vaillante main, et je me sens heureux et fier de la tenir dans la mienne!

Jérôme Anglade était maintenant plus à l'aise.

—Ah! mon commandant.... pardon! Ah! mon général! exclama-t-il dans un transport d'affection, qui m'aurait dit que je vous reverrais un jour! Ah! je ne peux pas vous dire tout le bonheur que j'éprouve!.... Mais comment se fait-il que vous ayez pensé à votre ancien sergent?

—Je n'ai jamais oublié, Jérôme.

—Ah! mon co.... mon général.

—Eet ce que tu m'avais oublié, toi!

—Non, oh! non; c'était pour moi une consolation de penser à ce bon temps d'autrefois, de me rappeler les camarades du 8e léger, je ne vous oubliais pas et la preuve, c'est injustement que j'ai eu en apprenant que vous étiez colonel et ensuite général.

—Allons, c'est bien. Mais ce que tu n'as pas appris, sans doute, c'est que je me suis marié et que j'ai une fille, laquelle est mariée depuis neuf ans et mère de deux adorables petites filles.

J'ai eu la douleur de perdre ma femme, comme toi, mon vieux Jérôme, qui as aussi perdu la tienne, ainsi qu'une fille, je crois cela.

Un nuage de tristesse se répandit sur les traits de l'ancien forestier.

—Ne parlons plus de nos douleurs, reprit vivement le marquis, mais de choses pouvant nous égayer. Je te revois en bonne santé; c'est bien. D'après ce qu'il m'a été dit, tu es à l'abri du besoin; cela suffit, car dans le métier de soldat et de garde forestier on ne peut pas espérer s'enrichir. Du reste, moi même, tout marquis que j'étais, j'ai commencé ma carrière en Algérie comme un simple officier de fortune

—On le savait du 8e léger, mon général, et en parlant du commandant de Marpoix, on disait.....

—Voyons, voyons, que disait-on? Je trouve drôle d'apprendre ce qu'on disait de moi à la troupe.

—On disait: "Le commandant de Marpoix! Cœur excellent, bonne noblesse, dépensait tout aux autres s'il avait quelque chose à lui."

Le marquis se mit à rire.

—Mon cher Jérôme, répliqua-t-il, ce n'est pas tout à fait ainsi qu'on parlait de moi.

—Mais....

—Parbleu! tu ne veuis être poli; un 8e léger, sans intentions de méchanceté, du reste, on m'appelait le marquis d'Argent-court! Est-ce vrai?

A son tour Anglade se mit à rire.

—Ainsi, mon co.... mon général, fit il, vous saviez....

—Eet ce que je ne savais pas tout ce qui se passait dans le bataillon des "Pringards!"

—Encore un mot que vous avez retenu.

A ces la-bas, Jérôme, c'est [illegible] Et le 8e en fait [illegible]

mon vieux camarade, il y a aussi, dans ta vie, des choses qui t'ont donné de la satisfaction, qui font battre joyeusement ton cœur de père et de vieux soldat. J'ai vu Pierre....

—Mon fils?

—Oui. J'ai eu le plaisir de recevoir à Marpoix le commandant Pierre Anglade.

—Ah! mon général! prononça Jérôme très ému.

Il avait peine à retenir ses larmes.

Le marquis reprit:

—Jérôme, tu as le droit d'être fier de ton fils; c'est un de ces hommes qui font honneur à l'armée, à la France! Tu ne peux pas t'imaginer avec quel plaisir je l'ai embrassé.

—Vous avez embrassé mon fils! exclama l'ancien garde forestier.

—Oui, Jérôme, oui, devant son colonel et les commandants, ses camarades.

Anglade, ne trouvant pas une parole pour exprimer ce qu'il éprouvait, serrait silencieusement les mains du marquis.

—Cette maison est elle à toi? demanda M. de Marpoix, changeant de conversation.

—Oui, ma femme, ma pauvre Claudine en a hérité de ses parents.

—Ne manques-tu réellement de rien?

—J'ai plus qu'il ne me faut pour vivre, et, d'ailleurs, si je manquais de quelque chose, Pierre est là, qui veille.

—Bien, bien. Quel âge avait ta femme lorsque tu as eu la douleur de la perdre?

—Quarante quatre ans.

—La mienne, la marquise, est morte à trente-cinq ans. Quarante quatre ans, trente-cinq ans, c'est mourir trop jeune. Enfin, c'est ainsi, la vie! Et ta fille, quel âge avait-elle?

—La peine dix-huit ans, soupira Jérôme.

—Pauvre jeune fille! Ah! voilà, mon brave ami, voilà surtout ce qui me la vie. Rien n'est plus cruel que de voir partir ceux qu'on aime.

—Et l'on se souvient, mon général, et la douleur reste au cœur.

—Tu les aimais bien, tes chères mortes!

—Je les adorais, et si je n'avais pas eu mon Pierre, je ne leur aurais pas survécu. Une de mes joies, depuis qu'elles ne sont plus, est d'avoir constamment leurs chères images sous les yeux.

Il ajouta, indiquant de la main les deux portraits placés de chaque côté d'un dressoir.

—Voilà Claudine, ma femme; voilà Gabrielle, ma fille.

Le marquis se leva et s'approcha du portrait de Claudine.

—Son regard est d'une grande douceur, dit-il, et la bonté est peinte sur sa figure; mais j'y vois aussi une expression d'angélique résignation.

—Claudine est morte paralytique, répondit Jérôme, et, quand ce portrait a été fait, elle souffrait déjà beaucoup.

—Cela se devine, dans l'effort du sourire comme dans la mélancolie du regard. Ce portrait est ressemblant?

—Telle vous voyez Claudine, mon général, telle elle était.

M. de Marpoix passa à l'autre portrait.

—A la charmante enfant! s'écria-t-il aussitôt, elle a les yeux de sa mère et la même expression de douceur et de bonté!

—Oui, murmura l'ancien garde forestier d'une voix oppressée, elle était douce et bonne....

Le marquis examinait maintenant le portrait avec une grande attention.

—C'est étrange, pensait-il, il me semble que cette physionomie ne m'est pas inconnue.

Soudain, il eut un léger tressaillement et, se frappant le front:

—C'est étonnant, se dit-il, comme il y a des ressemblances singulières; on croirait voir Cendrillon!

Le marquis revint près d'Anglade.

—Maintenant que je t'ai retrouvé, mon vieux Jérôme, lui dit-il, je veux que nous nous voyions de temps à autre; tu viendras à Marpoix!

—Ah, mon général, je le voudrais, mais mes jambes disent non. Depuis longtemps, je ne sors plus de Charmillon.

—Tu leur donneras des ordres, à tes jambes, et, morbleu! il faudra bien qu'ils t'obéissent. Tiens voilà ma carte..... Une fois à Blois, tout le monde t'indiquerait le chemin de Marpoix; mais il y a mieux à faire. Quand tu seras décidé à me rendre la visite que je te fais aujourd'hui, tu me préviendras par un mot, et j'irai dans ma voiture te prendre à la gare.

—Oh! mon général.

—Je veux qu'on te voie, à côté de moi, dans le jardin du marquis de Marpoix.

—Eh bien, mon général, puisque vous le voulez.....

—A la bonne heure! C'est convenu, tu m'écriras!

—Oui, mon général.

—Le jour où je te recevrai, le commandant Pierre Anglade viendra aussi à Marpoix.

—Oh! vous me comblez!

—J'espère bien te prouver de toutes les manières que je ne suis pas ingrat.

Mais quelle heure est-il?

Diable! fit il avec un air de regret, après avoir consulté sa montre, comme le temps a passé vite. Il faut déjà nous quitter, mon vieil ami. Allons, à bientôt..... N'oublie pas ta promesse.

—Oui, mon général.

M. de Marpoix prit le bras de son ancien compagnon d'armes, et celui ci accompagna le vieux général jusqu'à sa voiture.

Fanchette était là, souriant avec le cocher.

—Bonjour la mère, lui dit le marquis en souriant, nous nous reverrons ici, car je reviendrai.

—Une brave et bonne fille, mon général, fit Jérôme Anglade; c'est elle qui a soigné ma pauvre femme pendant sa dernière maladie et c'est elle, à présent, qui a soin de mes vieilleses.

Le marquis tendit la main à Fanchette, en disant:

—Continuez à avoir bien soin de mon ami Jérôme Anglade; il a un fils qui vous en saya reconnaissant.

Une dernière fois, on se serra la main, et le marquis monta dans le coupé, dont Fanchette referma la portière.

XIII

LA FERME DE VERTPRÉ.

Le gendre du marquis de Marpoix, le comte Lucien de Clairfond, avait, on le sait, son château et ses propriétés en Bourgogne, dans la Côte-d'Or, à quelques kilomètres de Semur.

Trois belles fermes, les plus riches de l'Auxois, faisaient partie de l'immense domaine du comte. Elles étaient dirigées par des hommes qui avaient su comprendre les idées de M. de Clairfond, et en qui le propriétaire avait une entière confiance.

La principale de ces fermes, la plus belle, était celle de Vertpré, dont les bâtiments d'exploitation n'étaient pas à plus de quatre cents mètres du château.

Pour l'aider dans ses travaux, Nicolas Landry, le fermier de Vertpré, avait constamment à son service cinq garçons: deux pour les écuries et la surveillance des bestiaux dans les pâtures; trois qui travaillaient aux champs avec lui.

La ferme avait en outre un berger, dont le troupeau était toujours d'environ quinze cents bêtes.

Il va sans dire que ce personnel augmentait considérablement à la époque de la fenaison, des moissons et des vendanges. Les aides, faucheurs, faneuses, vendangeuses, étaient recrutés dans les villages voisins et travaillaient à la journée.

Nicolas Landry était le type de l'homme de confiance par excellence. Le comte l'avait trouvé à la ferme lorsqu'il avait hérité de son père.

La comtesse douairière de Clairfond l'avait en grande estime, sachant que son mari l'avait formé aux travaux agricoles, travaux multiples et qui occupaient bien la journée du fermier.

Levé le premier, couché le dernier, Nicolas Landry surveillait tout, se rendait compte de tout. Il donnait des ordres doucement et encourageait les travailleurs par sa présence et son exemple.

On l'aimait parce qu'il était bon; on le craignait sans mauvaise humeur parce qu'il était juste.

Sa femme était bien la compagne qui convenait à cet homme vous à une vie d'activité.

Charlotte Landry, secondée par deux servantes, s'occupait des choses de l'intérieur, des soins à donner au ménage, de la cuisine, etc....

A heures fixes, la cloche appelait les travailleurs, qui trouvaient le couvert mis, le vin tiré, la soupe fumante....

La famille du fermier se composait, outre le mari et la femme, d'un garçonnet de quatorze ans et d'une fillette de huit ans. Une autre personne, dont nous allons bientôt parler, était considérée comme faisant partie de la famille.

Or c'est en juillet, aux jours de la fenaison, et la ferme de Vertpré est en pleine activité.

Bien avant l'aube,—les belles nuits d'été étant si claires,—les faucheurs sont entassés les premiers à aiguiser grincer sur le tranchant des faux.

Dès que le soleil est levé, paraît une véritable petite armée de femmes, de jeunes filles, de jeunes garçons, armés de fourches et de râteaux.

Les adultes sont répandus et pendant toute la journée se continuera le travail des faneurs et des faneuses.

Dès le matin aussi les étables s'étaient ouvertes, les grands bœufs roux et les vaches au pis lourd se sont rendus dans les grus pâturages.

Les moutons sont sortis de la bergerie et on les a vus passer, comme des nonnes [illegible] dévote, affolés aux aboiements des chiens de berger galopant sur les flanc de leurs colonnes bêlantes.

Les chevaux impatients qui, depuis le petit jour, frappent de leurs sabots le pavé des écuries, sortent à leur tour et sont conduits au vert. C'est là qu'on ira prendre ceux dont on aura besoin pour traîner les grands chariots chargés de foin.

Les veaux sont dans un clos, les jeunes poulains s'ébattent dans un autre.

Dans les vastes cours, les volailles picorent de ci de là, en attendant la fille qui va venir, la manne aux grains appuyée à la hanche.

Coqs et poules, canards et dindons se groupent, attentifs, connaissant l'heure.

Les pigeonniers s'animent. Par les ouvertures sortent des couples frémissants, qui vont boire l'air du matin en volant autour des clochetons du château.

Voilà le réveil de la ferme; voilà comment, bêtes et gens commencent la journée.

C'était ainsi hier, ce sera de même demain.

La journée est toujours bien remplie, et, dans ses tournées, maître Landry constate que le travail se fait régulièrement, que chacun est à son devoir et agit consciencieusement son salaire.

Cette journée de juillet dont nous parlons a été terriblement chaude; aussi les travailleurs harassés ne sont-ils pas fâchés de voir arriver l'heure de rentrer à la ferme.

Vaillamment, cependant, on donne le coup de collier de la fin.

Aux matins des fraîcheurs, tous les râteaux sont en mouvement.

Les garçons jouent de la fourche avec une intrépidité qui fait plaisir à voir.

Le foin, d'abord mis en tas et suffisamment sec pour être rentré, est chargé sur les chariots, qui vont prendre le chemin de la ferme.

On entend la corne du berger, qui ramène son troupeau.

Les chevaux et les bêtes à cornes rentrent dans les étables. Les hennissements et les beuglements couvrent les bêlements des brebis.

Des pigeons affairés se dirigent d'un vol rapide vers le colombier.

Les faux sur les épaules, brillent, étincellent aux derniers du soleil.

Cette brûlante journée de travail est finie.

Les travailleurs, par petites groupes, marchent vers la ferme, où tous, après avoir déposé leurs instruments de travail sous un hangar, vont se réunir et attendre le coup de cloche annonçant le souper.

Les premiers arrivés sont les garçons de ferme, Il sont dans les écuriers.

A son tour, Landry paraît.

—Femme, dit il en pénétrant dans la grande salle où, sur la longue table, le couvert est mis, voilà une rude journée et ça doit sonner creux dans les estomacs!

—Je ne suis pas en retard, Landry, répondit la fermière, à l'heure dite, les soupières seront sur la table.

—Bien, ma chère femme, c'est bien; ce soir tu feras mettre sur la table quelques pichets de vin en plus; ils ont été bien gagnés.

—J'y avais pensé, mon ami.

Le fils du fermier entra dans la salle, tenant sa sœur par la main.

Du revers de la main, Landry leur donna des petites tapes sur les joues, puis les embrassa à pleines lèvres. Il caressa ensuite son chien, un grand montagnard de Saint-Bernard, quelque peu matiné, mais ayant encore du vrai sang de la race.

Après cela, Landry sort pour aller jeter le coup d'œil du maître dans les écuries.

Maintenant, les travailleurs des deux sexes sont rassemblés dans la cour de la ferme. Ils sont plus de trente. On cause, on plaisante, on rit.

Un groupe est formé par une dizaine de jeunes garçons et de jeunes filles qui s'engendrent par la mélancolie. Ils échangent des plaisanteries et chaque réplique donne la volée à de joyeux éclats de rire.

Parfois, à la ville comme aux champs, il se trouve toujours quelqu'un pour supporter les quolibets des camarades, servir de point de mire aux gouailleries et aux malices.

A la ferme de Vertpré, on ne faisait pas exception à la règle.

Celui qui se prêtait, le plus souvent d'assez bonne grâce, aux plaisanteries qu'on ne lui ménageait pas, était un de ces pauvres êtres chétifs, disgraciés de la nature, qui semblent n'être venus au monde que pour servir de jouets aux autres.

On l'avait surnommé Tortillard, en souvenir sans doute, des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue.

C'était un véritable Quasimodo de village, avec ses jambes torses, un bossu au long cou, longueur exagérée, et une épaule plus haute que l'autre. Ajoutez à cela une figure plus large que longue, au nez aplati, laissant voir de gros traits qu'on eût dit taillé à l'emporte pièce, et vous aurez une idée de la laideur physique de ce nouveau Tortillard.

Cependant les yeux avaient de la vivacité et devenaient pétillants quand le pauvre garçon, à bout de patience, se décidait à riposter à des plaisanteries trop cruelles.

D'autres fois, quand il était seul, ses yeux prenaient une expression de mélancolie singulière. On devinait, alors, que chez ce déjeté le moral laissait moins à désirer que le physique et que dans cette enveloppe ridicule il y avait une âme qui souffrait et peut-être un cœur accessible aux vives sensations.

Ce jour-là, Tortillard avait travaillé durement. Il avait sué sang et eau à mettre le foin en tas. A ce moment, il semblait ne pas entendre les paroles moqueuses de ses camarades.

—Hola, Tortillard, l'apostrophe un de ses tourmenteurs, qu'as-tu? Tu ne dors pas et l'on croirait que tu rêves.

—Laissez-le donc, il pense à ses amours, glapit de sa voix de fausset aigu une faneuse mince et étancée comme un roseau.

—Ses amours, c'est peut être bien toi, dit Léon, un beau gars rentré du service et qui s'amortissait la jeune fille pour le bon motif.

—Oh! là, là, Léon est jaloux, ricana une autre faneuse.

—Sait-on jamais ce qui peut arriver, riposte la grosse Louison; c'est que, lorsque Tortillard s'en mêle, il n'y a pas à lui résister; il est de ces faibles coeurs l'impitoyable et beau vainqueur.

—Hé, hé! s'écria Mlle Rose, la Louison qui fait des vers!

—Hein, qu'est-ce que je fais, moi?

—Bavarder tes camarades, répondit un faucheur, se mêlant à la conversation, car il semblerait que tu veux Tortillard pour toi seule.

—Allons donc, je voudrais bien voir que ce soit pour elle que le four chauffe!

—Pleure, s'il Toinette qui prend la mouche! cria en riant un jeune garçon appelé Cyrille.

—Bravo! les voilà toutes jalouses! J'aime ça.... ricana le faucheur. Heureux Tortillard, on se le dispute; on en arrache!

Tout le monde éclata de rire.

—Hein! reprit Toinette, ça ne t'est jamais arrivé, à toi, mon pauvre Cyrille, l'en réponds. Aussi, voilà: pourquoi que t'es pas fleoté comme ce chérubin de Tortillard? Mais Rose, Louison, Jacqueline et moi avons beau faire, Tortillard nous dédaigne, rien à espérer; je sais ob il a donné son cœur.

—Ah! bah! fit Cyrille.

—Qui c'est y, qui c'est y? s'écrièrent en même temps Louison, Jacqueline et Rose.

—Allons, Toinette, dit le faucheur, nomme la bienheureuse, disons-nous la nom de la préférée de Tortillard.

Celui-ci restait toujours silencieux, mais il décochait maintenant des regards furieux sur ceux qui s'acharnaient contre lui. Une expression haineuse se peignait sur son visage.

—Toinette, prends garde! exclama Cyrille, c'est à toi qu'il en veut! Il a un regard....

—Je vois bien; heureusement qu'ses yeux ne sont pas chargés, sans quoi j'serais déjà tuée

—Mais c'est pas tout ça, vous autres, dit la jeune Rose avec malice, je veux connaître ma rivale.

—Pour lui crêper le chignon, c'est-ce pas? dit le faucheur.

—Ça, mon cher, répliqua Léon, c'est pas son affaire. Allons, Toinette, parle, dis-nous le nom de la rivale de Rose.

—Cette rivale est aussi la mienne.

—Et la mienne, dit Jacqueline.

—La mienne aussi! cria Louison.

—Heureux Tortillard, dit gravement Bastien, le loustic de la bande; mais s'il se met ainsi à conter toutes les belles filles du pays, qu'est-ce que nous allons devenir?

—Faudra bien que nous y mettions ordre.

—Oh! il daignera bien nous en laisser quelques-unes.

—Il choisira d'abord, et nous aurons le reste.

—Moi, je veux qu'il nous dise sa préférence.

—Oui, oui, ça nous rassurera.

Un cercle étoilé se forma autour du patient.

Un double éclair traversa le regard du pauvre bouffon, et il leva le poing, prêt à frapper.

Alors, une nouvelle voix s'éleva.

—Allons, c'est bien, en voilà assez, dit un grand jeune homme appelé Claude Labrousse; pourquoi vous acharner ainsi après ce pauvre garçon? Ce n'est ni aimable, ni généreux.

Claude Labrousse, qui avait reçu une certaine instruction, était généralement très docoté de ses camarades. Les jeunes filles principalement, n'aurraient pour rien au monde vexer lui déplaire. Nature franche de bon garçon, on l'aimait parce qu'il était brave entre tous et qu'on pouvait compter sur lui pour régler les querelles entre jeunes gens.

On laissa Tortillard tranquille.

—Tenez, les amis, reprit Claude, je propose en attendant le coup de cloche, que Toinette nous chante quelque chose, une de ses chansons qu'elle a apprises à Dijon. Ça y est-il, Toinette?

—Tout d'même Claude; on n'a rien à te refuser.

—Eh bien, vas-y de ta chanson.

—Voulez vous Clairette?

—Oui, oui, Clairette! En avant le premier couplet.

—Et nous reprendrons en chœur.

Toinette, disons-le, avait une fort jolie voix.

Elle chanta:

La belle Clairette
Sortait un matin
Et s'allait seulette
Pour cueillir le lin.
Arrivée au pâtre
Le m'ai riaît.
Et dans l'herbe fine
Le grillon chantait:

Oranne-ta sus, Clairette,
De si bean matin.
L'amour qui te guette
Le long du chemin.

Lorsé et souriante,
Clairette marchait
Et mais l'imprudente,
Tout haut se parlait.
Ah! se disait-elle,
Le bonheur viendra!
Je suis jeune et belle,
Pierre m'aimera.

Pierre du village,
Le plus beau garçon,
Guettait le passage
La belle Clairon.
Il la voit sourire,
Il l'entend parler
Et meurt de joie
Qu'il veut bien l'aimer.

Sans voir qu'en l'écoute,
Clairette marchait
Jusqu'au bout de la route
Sans plus deux secret.
Seule le ciel superbe,
Tout ému d'amour,
Et Grillon, dans l'herbe,
Chantait un beau jour:

La belle s'arrête.
Et Pierre, soudain,
Se montre à Clairette
Dans le champ de lin.
Il dit qu'il l'adore,
Vite il l'embrasse,
Et plus vite encore
Le jour se passe.

Puis le soir, Clairette,
Rougissant au matin,
Rentrait seulette
Le long du chemin.

On applaudissait encore la chanteuse lorsque la cloche sonna.

Aussitôt hommes et femmes devinrent silencieux et entrèrent dans la salle deux par deux, "à l'ordre, à l'ordre!" au signal donné par la fermière, sur les grands bancs de bois qui entouraient la table.

Cette table occupait toute la longueur de la pièce; cependant il fallait qu'on se serrât un peu pour que quarante personnes y prissent place, car le fermier et sa famille mangeaient avec les garçons et les ouvriers.

Charlotte Landry jette un dernier coup d'œil sur la table pour voir, comme d'habitude, si rien n'y manque.

Tout est bien en ordre: il y a le nombre voulu d'assiettes et de cuillers; pas de couteaux: on sait que le paysan a toujours le sien dans sa poche. Les gobelets d'étain remplacent les verres des tables bourgeoises. Les cruches pleines de vin alternent avec les bouteilles bourguignonnes.

Au moment où, le signal donné, chacun va prendre sa place à table, il se fait comme un mouvement de houle dans le bataillon des travailleurs. Ils s'écartent, laissant un passage au milieu d'eux.

On aperçoit Tortillard qui, se faisant le plus petit possible, se faufile discrètement dans le coin le plus sombre de la pièce.

Et l'on reste debout, le fermier, sa femme, leurs enfants, tout le monde.

Que se passe-t-il donc?

Au fond de la salle, une porte s'est ouverte sans bruit; une femme est entrée et s'avance lentement.

Elle ne paraît pas avoir plus de trente-cinq ans.

Jeune, elle a dû avoir cet éclat éblouissant de la blonde riche de santé mais, aujourd'hui, le visage a la teinte marmoréenne et un aspect froid qui semble un reflet de douloureux.

Le regard profond semble chercher dans un lointain mystérieux quelque souvenir enveloppé d'ombre. Un instant ce regard s'anime et exprime l'effarement de la pensée. Puis l'étincelle s'éteint et le visage reprend son immobilité de marbre.

Sous la jupe et le corsage de laine rouge, qui emprisonne le buste, on devine la beauté du corps, des formes sculpturales.

La chevelure est superbe et déborde hardiment de l'intérieur du bonnet bourguignon dont cette femme est coiffée.

Certes, parmi ces jeunes femmes et ces jeunes filles, qui sont là, plus d'une a déjà jalousé ces cheveux d'un châtain cendré, ondulés et soyeux, ces beaux yeux aux cils longs et recourbés, cette carnation si limpide dans un pâleur immaculée!

Plusieurs voix ont murmuré:

—Cendrillon!

La femme au corsage rouge, Cendrillon, puisqu'on l'appelle ainsi, traverse la salle de son pas lent et ils s'écoupent devant la grande cheminée.

Elle ne s'occupe point de ce qui se passe autour d'elle, de ces gens qui prennent place à table et moins encore de cette soupe qui passe, avec un nuage de vapeur parfumée, des soupières dans les assiettes.

Elle a pris un tisonnier et, machinalement, comme si c'était par force d'habitude, elle s'est mise à remuer les rondins. On pourrait croire qu'elle y cherche quelque chose.

Au bout de quelques instants, on l'entend murmurer d'une voix douce:

—Tout est brûlé! tout est brûlé! tout est brûlé!

XIV

LA FAMILLE DE CLAIRFOND.

Quel était le véritable nom de Cendrillon?

D'où venait cette femme? Quel était son passé?

On l'ignorait à la ferme, car les informations prises à ce sujet étaient demeurées sans résultat.

Il y avait près de douze ans qu'elle était chez le fermier Landry où on s'était habitué, peu à peu, à la considérer comme un membre de la famille.

Mais on ne dire comment elle était arrivée à la ferme de Vertpré, nous devons faire plus ample connaissance avec le comte de Clairfond et parler du château où vont se passer une partie des événements dramatiques de notre récit.

Le comte Lucien de Clairfond était sorti de l'école polytechnique avec un numéro qui lui permettait de choisir une carrière en dehors du rang d'autres.

En s'adonnant à l'agriculture et à l'industrie, le jeune comte n'en avait pas moins mis en pratique les brillantes études qu'il avait faites à l'école.

Il avait utilisé un petit cours d'eau appelé la Pilate, en y établissant des moulins hydrauliques. La Pilate, au ruisseau plutôt qu'une rivière, au courant rapide, malgré ses nombreux méandres, traverse dans toute leur étendue les propriétés du comte. Elle ne se borne pas à mettre en mouvement les moulins, elle arrose de magnifiques prairies, des pâturages réputés les meilleurs du pays, et s'en va ensuite, comme contente d'elle, jeter ses eaux limpides dans celles de l'Armançon.

M. de Clairfond avait inventé un système de roues pour ses moulins qui leur donnait une grande supériorité.

Maintenant il rêvait d'autres perfectionnements et songeait à créer une usine pour la fabrication du papier, en employant des matières que l'on n'avait pas encore eu l'idée d'utiliser.

Ce travailleur, qui cherchait infatigable avait pris avec lui, pour l'aider dans ses travaux, un jeune homme d'une rare intelligence, qui lui avait été chaudement recommandé.

Georges Nantier, fils d'un militaire tué à Tenemi, ayant obtenu une bourse dans un lycée de Paris, puis avait suivi les cours de l'Ecole centrale. Il était absolument sans fortune; il entrait dans la vie de travail sans un sou vaillant, mais avec tout l'espoir qu'un garçon plein de santé puise dans son courage.

Dirigé par M. de Clairfond, Georges Nantier ne pouvait qu'acquérir une expérience qui, par la suite, devait faire de lui un ingénieur distingué.

En agriculture, sortant sans hésiter des ornières de la routine pour marcher dans la voie du progrès, le comte donnait également la mesure de son intelligence et de ses connaissances pratiques.

A continuer.

Quelques parvenus parlaient, hier, devant le comte de X...., dont la noblesse remonte aux Croisades, de leurs titres, dont ils exagéraient démesurément l'importance.

—Moi, dit l'un d'eux, je descends d'un chevalier du treizième siècle.

—Moi, dit un autre, je de mes ayeux commandait à Poitiers.

—Oh! moi, monsieur, répliqua le comte de X...., ironiquement, je descends tout simplement.... d'omnibus!

K. R. G.

Le King's Royal Germetuer

— Est le meilleur remède pour —

Le Sang, l'Estomac, les Nerfs et les Reins.

Tous Rens des milliers d'attestations à cet effet

IL GUÉRIT

La mi tout autre chose ne fait rien.

—Demandez-le à votre marchand—

KING'S ROYAL GERMETUER CO.

Atlanta, Ga.

Les pilules de K. R. G., sont les meilleures. 50 pilules pour 25 cts.

2 Sv—

Proclamation Annuelle de Quarantaine.

DEPARTEMENT EXECUTIF,
ETAT DE LA LOUISIANE.

ATTENDU, QUE LE 14ème JOUR D'AVRIL 1893, le Bureau de Santé de l'Etat de la Louisiane, a décrété des résolutions requérant le Gouverneur d'ouvrire ses proclamation de quarantaine, pour prendre effet à partir du PREMIER JOUR DE MAI 1893, à midi, en vertu des termes suivants:

Tous les navires arrivant sur différentes stations de la Quarantaine de l'Etat ainsi que leurs équipages, passagers et chargements, seront soumis à l'inspection et chargements, seront soumis à l'inspection et chargements, seront soumis à l'inspection des officiers de la quarantaine aux dites stations.

Tous navires avec leurs chargements, équipages, passagers et bagages, arrivant à la STATION QUARANTAINE DU MISSISSIPI, et venant du porte américaine intertropicale des Antilles, seront soumis à une complète désinfection maritime, d'après les réglements ci-dessous:

PREMIÈRE CLASSE.—Navires arrivants de porte non infectée.

SECONDE CLASSE.—Navires venant porte suspecte infectée.

TROISIÈME CLASSE.—Navires venant de porte suspecte infectée.

QUATRIÈME CLASSE.—Navires qui, de quelque port qu'il viennent, sont infectés: c'est-à-dire navires qui ont à leur bord la fièvre jaune, choléra ou quelque autre maladie infectieuse ou contagieuse, au moment de leur arrivée, ou ont eu une maladie à leur bord pendant la traversée.

Les navires de la 1re classe seront soumis à la désinfection maritime nécessaire à la station quarantenaire de Mississipi, sans autre détention du navire ou du personnel autre que celle nécessaire pour placer ces navires dans une parfaite condition sanitaire.

Les navires faisant le commerce des fruits tropicaux et venant de porte non infectée et dont la condition sanitaire est satisfaisante, pourront après inspection, franchir la quarantaine, sans mesures sanitaires ou mesures sanitaires auxquelles le Bureau de Santé jugera convenable de les soumettre.

Les navires de la seconde et de la troisième classe seront soumis comme ceux de la première classe à la sanitaire maritime, avec détention de présentation de trois jours pleins, à partir de l'heure de leur désinfection complète.

Les navires de la quatrième classe seront envoyés à la station quarantenaire infectée, pour y être soumis à la désinfection et y être détenus, ainsi que personnel, le nombre de jours que fixera le Bureau de Santé.

Tous les navires arrivant de porte infectée ou suspectée d'être infectée de choléra ou de peste vérole, ou qui plus tard pourraient devenir infectés, seront soumis à la quarantaine maritime et à la détention que le Bureau de Santé indiquera.

Un groupe est formé par une dizaine de jeunes garçons et de jeunes filles qui s'engendrent par la mélancolie. Ils échangent des plaisanteries et chaque réplique donne la volée à de joyeux éclats de rire.

Parfois, à la ville comme aux champs, il se trouve toujours quelqu'un pour supporter les quolibets des camarades, servir de point de mire aux gouailleries et aux malices.

A la ferme de Vertpré, on ne faisait pas exception à la règle.

Celui qui se prêtait, le plus souvent d'assez bonne grâce, aux plaisanteries qu'on ne lui ménageait pas, était un de ces pauvres êtres chétifs, disgraciés de la nature, qui semblent n'être venus au monde que pour servir de jouets aux autres.

On l'avait surnommé Tortillard, en souvenir sans doute, des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue.

C'était un véritable Quasimodo de village, avec ses j